

# DU CRI DU CŒUR À LA VOIX DES JUSTES



Sœur Marguerite Roques et sœur Denise Bergon de part et d'autre d'une plaque commémorative au pensionnat Notre-Dame de Massip, Capdenac-Gare (Aveyron). France, avril 1992

Mémorial de la Shoah / Coll. Andrée Cazenelle

## Nos enfants De la guerre Jean-Pierre Denis

L'évocation de l'histoire de la Shoah ne serait complète sans celle de ceux qui, souvent au péril de leur vie, ont œuvré pour sauver des Juifs persécutés. Leur d'espoir dans la sombre histoire de la Seconde Guerre mondiale, leurs actions devaient être reconnues afin de témoigner, aussi, de comportements redonnant confiance en l'espèce humaine. Depuis 1963, Yad Vashem, le Musée Mémorial de la Shoah en Israël, décerne à ces hommes et femmes le titre de Juste parmi les Nations. En janvier 2006, ils sont 21 310 à avoir reçu la médaille, dont 2 646 en France. Le Mémorial de la Shoah leur rend hommage à travers une sélection de portraits présentés dans l'exposition « Les Justes de France » et rassemblés dans cet ouvrage.

1

Depuis trois quarts de siècle, quoiqu'elles ne se soient pour ainsi dire jamais quittées, elles s'appellent ainsi, entre elles : Madame Bergon et Madame Roques, selon l'usage ancien de leur congrégation, les Filles de Notre-Dame. Les titres de *mère* et de *sœur*, qui leur conviendraient si évidemment, ne sont point en leur usage.

Madame Bergon est une femme autoritaire, directive toujours, une forte femme charpentée pour l'action. C'est une âme. Une âme humble, discrète, fuyant les estrades, mais durement trempée depuis l'enfance, ayant tôt appris à faire face aux offenses du malheur et de l'adversité. Je la vois aujourd'hui, marchant sur ses 90 ans d'un pas prudent mais l'esprit toujours vibrant, poussant la vie devant elle. Ancien combattant, d'après son statut, bien qu'elle n'ait jamais porté que les *armes de l'esprit*, la voici de plus en plus souvent doyenne des assemblées de résistants. Légion

- 39 -

d'honneur, Mérite national, Reconnaissance française, Palmes académiques, d'autres encore, jamais portées bien sûr – elle n'arbore que sa croix de religieuse. Sur de vieilles photos, celles du temps de la guerre qui tombent de temps à autre d'un carton d'archives au hasard d'un rangement, Madame Bergon, droitement campée, porte le grand voile et les amples manches, le costume d'avant le concile. Sa bouche est droite comme un trait, ses sourcils froncés, peut-être à cause du soleil. Son visage, assez large, plutôt charnu, ne laisse pas deviner l'émotivité qui est en elle, plutôt une sévère réserve, du sérieux, un être de devoir. Pudeur protectrice, carapace d'un être intimement tenné par l'amour de l'Autre.

Madame Roques est, pour ainsi dire, son revers, son ombre inséparable à la clarté de Dieu. Fluette et bouillante, avec sa canne depuis l'enfance. Je me rappelle l'avoir moi-même prise en photo à 86 ans, je la revois qui s'appuyait sans y penser sur ce bâton de jeunesse et qui me parlait d'une voix légère.

Madame Roques, me dit Madame Bergon, elle n'a pas le péché originel.

La vie communautaire, pourtant, est une redoutable épreuve, tant peuvent s'y exacerber, jusque dans le silence d'un réfectoire, les antagonismes passionnels. Elles se connaissent depuis si longtemps qu'elles ont eu le loisir de s'observer à

- 40 -

la loupe déformante des années, du quotidien, de l'action puis de l'inactivité... Mais non. Cette étrange amitié qui les soude comme *sœurs* depuis trois quarts de siècle – parce que c'était elle, parce que c'était moi...

Madame Roques, me dit Madame Bergon, elle est le cœur et moi la tête, ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas de cœur et elle pas de tête.

La pureté de l'une est le miroir dans lequel vient se réfléchir la volonté de l'autre. C'est Madame Bergon que l'on écoute. Madame Roques est là, indispensable et silencieux contrepoint. L'une reçoit et oublie les honneurs qui la poursuivent, l'autre en garde la mémoire, fidèlement, sans songer le moins du monde à réclamer sa part, son dû. Dans l'ombre, en retrait, elle participe à juste temps. Une subtile différence de deux ans, un contraste de caractère, de physique et d'autorité naturelle concourent à cette harmonie en pente douce.

La destinée ne les a pas écartées de plus d'un clocher, aucune tempête ne les a jetées sur un autre continent que cet Aveyron qui les avait vues naître avec les premiers pas d'un siècle, le tragique XX<sup>e</sup>. Au contraire, la religion, la vie, la guerre, le temps, ces fortes épreuves du temps, tout les a rendus l'une avec l'autre toujours plus orphelines, et toujours plus sœurs, bonnes sœurs, sœurs de cette mutuelle adoption qui se noue à

- 41 -

quatre coins, par le cœur, par l'esprit, par la destinée et par l'action.

Une affectivité commune, disent-elles. Parce que c'était elle. Parce que c'était moi.

Nous nous connaissons depuis que j'ai 12 ans, calcule Madame Roques. Soixante-quinze ans qu'on se connaît, elle répète, comptant à voix haute comme si elle ne l'avait jamais fait.

Elles ont été élèves des religieuses à Massip, avant d'y entrer elles-mêmes comme religieuses et d'y avoir des élèves.

Madame Roques : La première année, j'étais timide, je n'osais pas parler. J'avais des camarades qui me bousculaient un petit peu. Et elle, elle était un peu plus grande que moi. Elle me défendait, je me souviens de ça, elle me défendait. J'ai commencé à l'aimer à ce moment-là.

Sa protection, c'était instinctif, réagit Madame Bergon. J'étais grande par rapport à elle, puisque j'avais un an et demi ou deux ans de plus qu'elle. Elle vous dira que j'étais son ange protecteur lorsqu'on la taquinait. Elle était timide, je me battrais presque avec les autres, qui lui en voulaient.

Un jour de 1936, Madame Bergon prononce ses vœux définitifs. C'est, pour Madame Roques, le jour de la prise d'habit, qui marque son entrée au noviciat, le vrai début de sa vie de religieuse.

Elles s'aiment d'une amitié rude, pudique,

- 42 -

éternellement vouvoyante, parfois légèrement chamoilleuse jusqu'au moment où Madame Roques admet qu'elle n'est plus très sûre, une amitié toujours inentamée parce que spirituelle. Elles aiment l'humain, le Dieu d'humanité, elles aiment ensemble, d'un seul cœur, d'une seule foi.

Notez simplement l'essentiel : c'est cet alliage secret de deux métaux inaltérables, le fort et le léger, le résistant et le flexible, qui fit contre les barbares une si impénétrable cuirasse.

2

Mon père disait : Il faut qu'il y ait beaucoup de monde autour de cette table. Il imaginait une grande famille. Née le 6 avril 1912, j'étais âgée de 3 ans quand il est tombé, raconte Denise Bergon, dite Madame Bergon. C'était le 30 août 1915, il avait passé cinq ou six mois au front. Mon petit frère n'avait pas un an, il est mort un mois après papa.

Ma mère, je l'ai toujours vue habillée en noir, dit cette femme toujours vêtue de noir.

Papa s'appelait Adolphe. J'ai été très vexée, plus tard, que ce soit Adolphe, comme Hitler. Il était instituteur à l'école catholique de Saint-Julien-d'Empare, dans l'Aveyron. On habitait là,

- 43 -

« Elles s'aiment d'une amitié » rude, pudique, éternellement vouvoyante, parfois légèrement chamoilleuse, jusqu'au moment où Madame Roques admet qu'elle n'est plus très sûre, une amitié toujours inentamée parce que spirituelle. Elles aiment l'humain, le Dieu d'humanité, elles aiment ensemble, d'un seul cœur, d'une seule foi. »



Sœur Marguerite Roques et sœur Denise Bergon avec une femme. Capdenac-Gare (Aveyron), France, sans date.

Mémorial de la Shoah / Coll. Olivier Cahn



  
Église catholique  
en Aveyron  
Servir la Rencontre